

DES LETTRES, JEAN STAROBINSKI

■ La Fondation pour Genève remet ce soir, au Victoria Hall, son prix à Jean Starobinski.

■ Médecin, professeur de littérature française et d'histoire de la médecine, son influence intellectuelle est vive.

■ Nous l'avons rencontré longuement, chez lui. Il parle de sa vie, de ses idées, de l'université, de Genève.

ÉTIENNE DUMONT

Un grand appartement, dans un immeuble anonyme de Champel. Jean Starobinski ouvre lui-même la porte. L'ex-professeur d'Université, l'âme des *Rencontres internationales de Genève*, créées en 1946, n'a pas changé. Petit, voûté, souriant, il est, et reste tel qu'on l'a connu il y a vingt, voire trente ans. L'homme fêtera pourtant ses 90 ans en novembre. Ce sera pour lui une grande année. Ne reçoit-il pas, ce mercredi au Victoria Hall, le Prix de la Fondation pour Genève? «Je succède à Zep, de qui j'ai vu des images très charmantes, mais que je n'ai jamais lu.»

Surprise! Admirablement rangée, la pièce de séjour contient peu de livres. «Tous ne m'ont pas suivi, il y a dix ans, quand j'ai dû quitter la rue De-Candolle.» Un déménagement dramatique. Une bibliothèque tout en hauteur abrite cependant quelques volumes, dont l'intégrale Henry James. «C'est un auteur que je devrais étudier. Son parcours a souvent passé par Genève, où il fréquentait le psychologue Théodore Flournoy.» L'ancrage local est très important pour Jean Starobinski. «Quand je passe à la Roseaie et que je vois une plaque signalant les séjours de Joseph Conrad dans notre ville, je ressens un manque. Je connais si mal l'auteur d'*Au cœur des ténèbres*» (ndlr: ce qui a donné naissance, au cinéma, à *«Apocalypse Now»* de Francis Ford Coppola).

Un retour aux sources

Pour mon interlocuteur, Champel constitue un retour aux sources. «Enfant, j'ai habité à l'avenue Calas.» Jean Starobinski se souvient d'avoir fréquenté La Maison des petits, d'Edouard Claparède, «une école où les enfants font ce qu'ils veulent». Elle se situait tout près de la place du même nom. Mais revenons à aujourd'hui. La conversation peut commencer entre deux tables, où s'empilent les revues savantes. L'unique journal qu'il me soit donné de voir est *Le Temps*. Pas d'ordinateur, aucune télévision en vue. «L'actualité m'arrive essentiellement filtrée par des périodiques.»

L'auteur de *L'invention de la liberté* (1964) ou du *Portrait de l'artiste en saltimbanque* (1970) s'exprime avec de multiples digressions. Toutes ramènent cependant au point de départ. Pour des raisons de commodité (et de longueur!), les réponses aux questions se sont vues fortement condensées. Une nécessité que l'intéressé comprend très bien.

Votre parcours intellectuel commence tôt. Vous avez étudié les lettres et la médecine. Aviez-vous, au départ, un projet de vie?

Je dirais plutôt un plan de développement. Mes choix ont dû composer avec les circonstances historiques. Quand j'ai obtenu très tôt ma licence de lettres, à 21 ans, nous étions en 1942. La Suisse se retrouvait environnée par des pays en guerre. Il devenait impossible de poursuivre des études en Allemagne, comme l'avaient fait avant moi Marcel Raymond (1897-1981), qui était un ami de mon père, la philosophe Jeanne Hersch ou Jean Rousset, qui auraient tous deux 100 ans cette année.

Mais pourquoi les littéraires romands subissaient-ils cette fascination de l'Allemagne?

Cette spécificité remontait loin dans le temps. Du linguiste Ferdinand de Saussure à l'écrivain Denis de Rougemont, il fallait que les Suisses francophones accomplissent le voyage. Les Romands trouvaient en Allemagne une place, dans la mesure où les rapports franco-germaniques manquaient pour le moins de cordialité. Nous avions aussi sur nos voisins l'avantage de connaître la langue, qui était très bien enseignée ici. Il était donc possible de nous abreuver directement aux sources. Albert Béguin et Marcel Reymond ont donc pu parler du romantisme, tandis que l'œuvre du philosophe Jaspers se voyait largement traduite par Jeanne Hersch.

Vous vous attaquez donc en 1942 à la médecine.

J'hésitais à faire une carrière dans l'enseignement secondaire, comme nombre de mes condisciples. Mon père, médecin, voyait d'un bon œil ce changement



d'orientation. J'ai donc étudié la médecine jusqu'en 1949, tout en assistant Marcel Raymond à l'Université. C'était possible à l'époque, et je dois beaucoup à Raymond. Quand j'avais 17 ans, je me faufilais dans ses cours. C'est là que j'ai pour la première fois entendu analyser Rousseau.

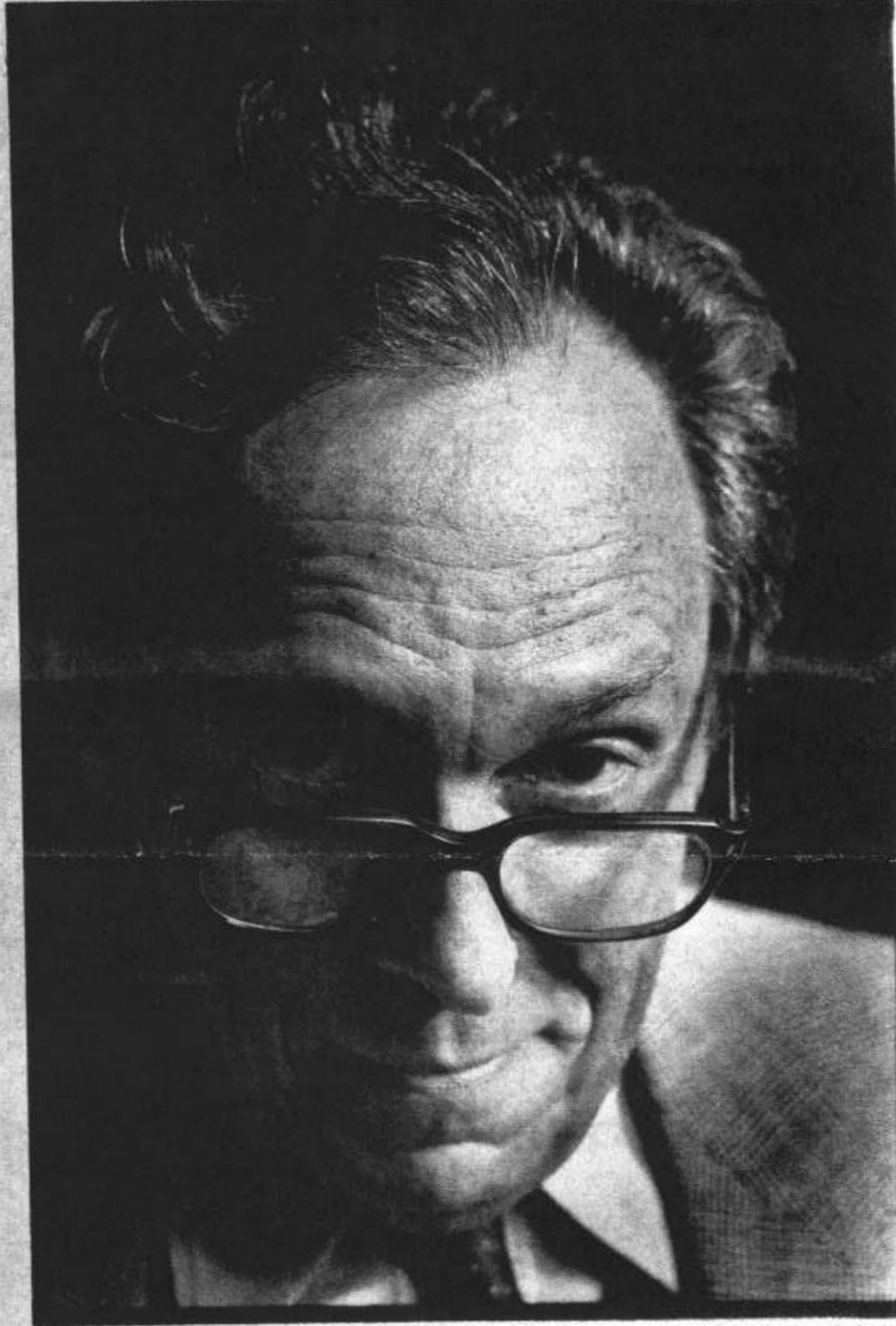
Avez-vous exercé la médecine?

Dès 1947-1948, j'étais interne assistant au service de médecine thérapeutique de l'Hôpital de Genève. J'ai acheté le piano que vous avez sous les yeux avec mon premier salaire. Il avait été transformé pour jouer avec des rouleaux mécaniques. Je ne pratique plus la musique depuis que mon ouïe a baissé, mais un de mes fils a pris le relais.

Mais revenons à la carrière médicale...

Je suis resté à l'Hôpital jusqu'en 1953. C'est l'année où j'ai parallèlement publié mon *Montesquieu*, qui résultait de divers séminaires de lettres. Cet ouvrage a changé mon existence, puisqu'il m'a valu un appel de Baltimore, où je suis resté quatre ans. Mes intérêts ont ensuite bifurqué vers l'histoire de la médecine. Je me suis moins intéressé à Freud qu'au psychiatre et écrivain Carl Gustav Jung, qui avait toute une expérience genevoise avec Théodore Flournoy. C'est comme si notre ville prédisposait à une osmose entre littérature et médecine!

■ Suite en page 3



Jean Starobinski en 1967 (en haut à gauche) et en 1994 (ci-dessus). «Je ne sais pas si c'est ma longue amitié avec Nicolas Bouvier qui en est la cause, mais j'ai toujours aimé donner des ouvrages pourvus d'une riche iconographie, comme *«L'invention de la liberté»*. (CHRISTIAN MURAT/STEEVE IJUNCKE)

Charles Mela: «Une figure tutélaire»

«Si j'ai postulé à Genève plutôt que d'aller à Yale, en 1981, c'était pour rejoindre un département de français extrêmement rayonnant dans le monde des Lettres, et cette fameuse Ecole de Genève», raconte Charles Mela, professeur de français médiéval de 1981 à 2007, doyen de la Faculté des lettres (de 1992 à 1999) et actuel directeur de la Fondation Bodmer. «Il n'y a aucun doute, je suis venu à l'Université de Genève parce qu'il y avait Jean Starobinski, Roger Dragonetti et Jean Rousset.

»La première fois que j'ai vu Starobinski, c'était à Paris en 1965. Il était venu donner une conférence à l'Ecole normale supérieure. Je l'avais lu, et il avait été une de mes illuminations

intellectuelles. A l'époque, il était connu et reconnu à travers son ouvrage *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*. Il établissait un lien entre psychanalyse et littérature - son étude de la paranoïa de Rousseau, magistrale! Et c'est aussi ce que nous faisons, Roger Dragonetti et moi, avec la littérature du Moyen Age. Nous avons fondé en parallèle l'Ecole de Genève en médiéval.

«Attention à la langue»

»Lorsque Jean Starobinski a fait venir celui qui allait être véritablement son successeur, Alain Grosrichard - qui appartenait à la mouvance lacanienne lui aussi, comme Dragonetti et moi - nous nous sommes tous

retrouvés dans une grande communauté d'esprit. Nous avions dans notre approche de la littérature, la même prise en compte de l'inconscient, de l'écriture profonde et une attention semblable à la langue.»

Lorsqu'il fonde la musée de la Fondation Bodmer, en 2003, Charles Mela prie-t-il de prononcer le premier discours? «Je Starobinski! Il avait connu Marcel Bodmer et sa collection.»

Depuis que «Staro» a dérangé à Champel, Charles Mela ne le croise plus guère. Mais sera présent ce soir à la remise son prix, car «Jean Starobinski est incontestablement une figure tutélaire qui a marqué toute une génération d'intellectuels».

Pascale Zimmermann

«L'invention de la liberté» au XVIIIe siècle. Extrait

Jean Starobinski définit son XVIIIe siècle dans ce livre paru une première fois aux Editions Skira en 1964.

«Entre le moment des fêtes galantes et l'apparition sur les champs de bataille du drapeau tricolore portant en devise «La liberté ou la mort», l'histoire du XVIIIe siècle peut être regardée comme la scène sur laquelle un mouvement de liberté fuse, éclate et s'épanouit en un scintillement tragique. Non que cette histoire aboutisse à l'instauration d'un règne de liberté: tout au long du siècle,

l'idée de liberté est mise en expérience à la fois dans le caprice abusif et dans la protestation contre les abus. Le goût de la vie libre prend tantôt l'aspect de la jouissance sans frein, tantôt la forme de l'appel à une moralité renouvelée, et chez certains (un Fielding, un Restif), l'on apercevra un mélange confus de ces deux tendances. Cette revendication s'éveille et prend d'elle-même une conscience accrue, à partir d'une situation où les forces adverses opposent à la liberté un déni blessant. L'exigence de

la liberté s'éprouve dans la frustration. L'histoire du siècle résulte d'un combat, parfois d'un dialogue, entre les actes du pouvoir autocratique et les ripostes des hommes indociles. Dans le domaine politique, comme dans le domaine moral et religieux, plus rien ne paraît justifier le rapport arbitraire et les sujets obéissants. Comme le dira Kant, les hommes des Lumières ont résolu de ne plus obéir à une loi étrangère: ils veulent être autonomes, soumis à une loi qu'ils perçoivent et reconnaissent en eux-mêmes.» ED